



João Almino
Hôtel Brasília

Métailié 

BIBLIOTHÈQUE BRÉSILIENNE

HÔTEL BRASÍLIA

João ALMINO

HÔTEL BRASÍLIA

*Traduit du brésilien
par Geneviève Leibrich*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2012

*Obra publicada com o apoio do Ministério da Cultura do Brasil /
Fundação Biblioteca Nacional*

Œuvre publiée avec le soutien du ministère de la Culture
du Brésil / Fondation Bibliothèque nationale



MINISTÉRIO DA CULTURA
Fundação BIBLIOTECA NACIONAL

Titre original : *Cidade livre*

© João Almino, 2011

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2012

ISBN : 978-2-86424-881-1

ISSN : 0291-493X

*Oui, Brasília.
J'ai admiré le temps
Qui déjà couvre d'années
Ta mathématique impeccable.*
Paulo Leminski

*Et dans sa mémoire subsistaient, en leur
pureté parfaite, des châteaux déjà édifiés.
Tout, afin d'être opportunément décou-
vert le moment venu, avait d'abord été
étrange et inconnu... Cette grande ville
allait être la plus élevée du monde.*
Guimarães Rosa

*Comme les ouvriers du bâtiment à
Brasília, je me considérais moi aussi un
"bâtitteur de cathédrales".*
Juscelino Kubitschek

Introduction
Sept nuits et un enterrement

J'ai envisagé à un certain moment de me défaire de ce que j'avais recherché et écrit, de laisser mes souvenirs, mes peurs et mes inquiétudes pour des mémoires dans lesquels je relaterais non seulement mon enfance dans la Cidade Livre, ville venue briser le silence qui avait régné pendant des millénaires sur ce plateau, mais aussi mon intérêt pour le journalisme, la rencontre avec ma femme actuelle et la naissance de mes trois enfants, réservant mes enquêtes pour des reportages et me concentrant sur les paroles de papa, paroles que je me suis mis encore à corriger après une conversation avec tante Francisca pendant son enterrement.

Mais non, mon récit contient un mélange de mes souvenirs, de ceux de papa, de mes recherches et des observations de tante Francisca, et j'ai commis l'erreur de le confier à un écrivain qui l'a dépouillé de ses virgules et de ses points et l'a bourré de tournures argotiques et de scènes de violence, qui a prétendu qu'il fallait lui ajouter une dimension morale et philosophique et qui m'a demandé aussi s'il contenait un quelconque enseignement, ce que j'ai trouvé absurde et j'ai donc décidé de l'envoyer à l'éditeur même sans morale, sans philosophie et sans enseignement, agacé ensuite par sa réponse polie selon laquelle mon livre ne cadrerait pas avec sa ligne éditoriale.

J'ai songé à vendre ma voiture pour financer l'édition, j'ai supprimé les fioritures et rétabli mes points et mes virgules, car je n'avais pas de temps à perdre avec des filigranes stylistiques et je trouve même que c'est un avantage d'être journaliste : de Lucrecia apercevant un oiseau je ne dirai jamais que

la brise soupirait doucement sur son front, ni que sa beauté était émaillée de tendres sourires, ni que ses yeux balayaient l'immensité du *cerrado** ou planaient avec l'oiseau au-dessus des champs rouges. Quand j'étais à mi-chemin dans ce travail, un critique qui se prétendait mon ami m'a critiqué non seulement sur le style, mais aussi sur le contenu, Cette expérience sera un désastre, a-t-il prédit, et j'ai attribué cette prophétie à un désaccord politique car nous n'étions pas du même bord, il me voyait comme un rétrograde et encore aujourd'hui il passe à côté de moi sans me saluer, mais je lui dois la suggestion de créer un blog et d'y publier cette histoire, à la façon d'un feuilleton du XIX^e siècle – ce qui m'a permis de conserver ma voiture.

Je n'ai pas la prétention de savoir tout ce qui s'est passé en ce temps-là, je peux m'être trompé, en avoir trop dit ou pas assez, vous savez que mémoires et recherches sont faillibles et incomplètes, mieux vaut alors avouer d'entrée de jeu que j'ai oublié de nombreux faits et que, parmi ceux dont je me souviens, je ne me les rappelle pas toujours avec certitude ou précision, voilà pourquoi il s'agit d'un texte qui peut être modifié par les lecteurs, comme si j'avais créé une rubrique Wikipédia de cette histoire, avec pour unique règle que je suis le seul à pouvoir toucher à mes souvenirs concernant papa et tante Francisca, et le reste – la description des faits qui donnent l'impression de participer à l'esprit d'une époque – vous autres, lecteurs du blog, pouvez le corriger à loisir, et si vous avez un incident à relater ou un commentaire à faire, ne vous gênez surtout pas.

J'ai ajouté aussi en cours de route quelques opinions personnelles et j'ai corrigé ce que je savais en puisant dans ce qui a été publié jusqu'à l'année 2010, accumulant ainsi

* Végétation xérophyle caractérisée par des arbres de basse taille, aux troncs et aux branches tordus. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

une dette considérable envers Isaías P. Ferreira da Silva Junior, dont l'œuvre analyse minutieusement la flore et la faune, les premiers habitants, et suit de près les détails de la construction, faisant œuvre à la fois d'historien, d'anthropologue et de sociologue. Lui-même a une dette encore plus lourde à l'égard de nombreuses autres personnes qui, par le biais de récits historiques, d'analyses sociologiques ou anthropologiques, de mémoires, de témoignages, d'articles dans des journaux, de reportages, de chroniques, de poèmes, de contes et même de romans cherchèrent à composer une fresque sur la Cidade Livre (la Ville Libre, connue aussi sous le nom de Núcleo Bandeirante) à l'époque de la construction de Brasília.

C'est encore chez papa que je trouve l'inspiration pour me pousser à publier ce livre car, quand il s'efforçait de concilier son intérêt croissant pour la construction civile avec son activité de journaliste, il me disait que l'écriture aussi était une construction et que l'on plaçait une brique sur une autre, et n'ayant jamais oublié cet enseignement au fil des ans, j'ai repris son bâton de journaliste et c'est à partir de cet enseignement que je réarrange les briques pour composer ce récit sous sa forme actuelle.

Je remercie enfin João Almino de sa révision. J'ai fait sa connaissance en 1970 quand il a mis les pieds pour la première fois à Brasília et c'est lui qui m'a encouragé à commencer à écrire cette histoire. Jusqu'à présent c'est le seul paragraphe à propos duquel vous, lecteurs de mon blog, avez fait des commentaires parce que vous voulez à tout prix connaître mon nom ou savoir au moins si je suis João Almino ou pas, comme si l'histoire changeait de sens en fonction de qui en est l'auteur, mais patience, je conserve mon anonymat pour la simple raison qu'il me donne davantage de liberté, surtout celle d'être sincère.

JA

Première nuit : De A à Z

“Brasília est un roman qui vaut la peine d’être raconté”, cette phrase puisée dans un des carnets enterrés par Moacyr Ribeiro, mon père, dans une boîte le lendemain de l’inauguration de la ville, fut prononcée à une époque où papa collectionnait des phrases de visiteurs étrangers dans la ville en cours de construction. La couverture du carnet montrait un paysage vert, jaune et bleu, barré par le mot *Avante* en rouge, avec de beaux palmiers et cinq gamins courant explorer le territoire, sachant où ils allaient, tous avec un chapeau de feutre et un petit foulard rouge, des chaussettes jusqu’au genou, une chemise à manches longues retroussées au-dessus du coude, une large ceinture, muni chacun d’une gourde d’eau, le gamin du milieu brandissant un drapeau du Brésil avec une hampe pointue, prête à être plantée dans le futur avec, en dessous, deux lignes fines superposées et une autre, épaisse, sous lesquelles, dans le coin à droite, papa avait écrit “construction de Brasília 1956-1960” et, sur les deux lignes finales, “commentaires de personnalités mondiales”.

Il me fallait obtenir le témoignage de papa avant qu’il ne meure, et c’était aussi une façon de me réconcilier avec lui en ce moment délicat qu’il traversait et de réparer l’erreur que j’avais commise en m’éloignant de lui si longtemps, en fait depuis que je l’avais quitté, six ans après l’incident avec Valdivino, au beau milieu d’une dispute que j’essaie encore

de comprendre et qui avait commencé quand j'avais raconté à tante Francisca ce qu'on m'avait dit de papa, ce qui ne l'avait quand même pas dissuadée de l'épouser, Tout ça c'est des mensonges, disait-elle, Eh bien, racontez-moi la vraie version, Non, je n'ai rien à te raconter, m'avait-elle répondu. Ce fut alors que, me servant en guise de détonateur d'un désaccord à propos d'un article que j'avais écrit, j'avais quitté la maison en pestant contre papa et je m'étais installé dans l'appartement de tante Matilde, mais j'avais vécu dans le doute et, avant qu'il ne meure, j'avais besoin d'une confirmation sur ce qui était réellement arrivé.

Maintenant, tant de mois après les sept nuits que j'avais passées avec lui, et après la septième, celle de sa mort, je me demande si je n'ai pas été moi-même son assassin. Peut-être est-ce pour me racheter que je mêle des phrases provenant de ses papiers enterrés aux histoires lues et entendues, surtout à celles entendues de sa bouche depuis que j'avais remarqué dans ses yeux la joie de me voir à côté de lui, car la joie s'exprime parfois par des larmes, comme lorsque nous nous trouvons face à la beauté, la justice et la bonté à l'état pur. La fatigue de ce monde et la résignation devant la proximité de l'heure de partir se transformèrent peu à peu en satisfaction devant mon geste de réconciliation. Je ne pouvais croire à tout ce qu'il me disait, et ce "tout" me paraissait insuffisant, mais je reconnais qu'avec sa voix tremblante il a beaucoup parlé, comme s'il avait besoin de quelqu'un sur qui déverser des histoires renfermées depuis toujours. Le jour il se taisait et parfois je sortais, j'allais déjeuner avec ma femme et mes enfants dans notre maison au bord du Lago Sul, je retrouvais les copains du journal et j'allais à la bibliothèque de l'université faire des recherches, mais le soir je lui faisais la lecture à haute voix et il corrigait une phrase ici ou là ou il me racontait, parfois jusqu'à

l'aube, de nombreuses histoires sur Valdivino et le crime qui n'avait peut-être pas eu lieu.

Dans son état et à quatre-vingt-deux ans déjà, papa, lorsqu'il oubliait un détail, en inventait d'autres et fabriquait même des dates précises, mais je fus moi-même témoin de beaucoup de choses quand j'habitais dans la Cidade Livre de six à dix ans, avant de déménager avec tante Francisca dans une des maisonnettes du quartier W-3 Sud du Plan Pilote, et je pouvais donc compléter et corriger les souvenirs de papa en puisant dans les miens. Pour commencer à bâtir l'histoire, il me suffisait de remplir les phrases sèches que j'entendais de sa bouche, pleines de soleil, de poussière, de larmes et de peur, et aussi de tout le reste avec quoi composer une histoire de la Cidade Livre : avec des machines et des tracteurs, des bétonnières et des excavatrices, des niveleuses, des rouleaux compresseurs Tander, des usines volumétriques, des grues, des trépan Franki perforant le sol, des simples planches en bois, et aussi avec des nuits, des bars et des prostituées. Une histoire que je pouvais relater sous la forme d'une épopée d'hommes et de machines en train de créer une nouvelle ville, d'ouvriers du bâtiment, les *candangos*, beaucoup de *candangos*, surtout des hommes arrivant sans leurs femmes, avec l'espoir d'être engagés dans des entreprises de construction, munis de valises en bois ou de balluchons, avec un gobelet d'aluminium et un couteau attachés à la ceinture, comme Valdivino avait l'habitude de le faire.

Cela fait six mois que papa est mort et que j'ai décidé de terminer le livre, des mois qui ont parfois recouvert ces mots de deuil et qui d'autres fois m'ont aidé à extraire de l'oubli quelques éclats de vie, pendant que je cherchais des phrases dans le désert, si bien que les copains du journal avaient remarqué mon indifférence à l'égard des discussions politiques du moment – justement moi, qui avais été

si frondeur et si combatif. Ma vie se déroule sur deux plans distincts : j'accompagne les enfants à l'école, j'appelle le plombier pour qu'il répare le robinet de l'évier, je nettoie la piscine et, en même temps, c'est comme si je vivais dans un autre monde, avec une histoire unique et éternelle que je ne connais pas encore dans son intégralité et que je m'efforce de composer moi-même.

Avec ce chapitre presque écrit et d'autres en bonne voie, remplis d'annotations et de parties déjà rédigées, je reste assis à la table sur la véranda, coudes appuyés sur le plateau en verre, fumant la pipe, buvant du café ou sirotant un Campari, écoutant les crapauds en ce début de nuit, me souvenant d'autres crapauds, et soudain un linceul recouvre tout, même le beau paysage devant moi, et cette histoire commence à tourner à l'aigre. J'arrête, je respire l'air du dehors, je vois les lumières de la ville briller au-dessus du lac, je furète dans un autre recoin de ma mémoire et je continue jusqu'à tard dans la nuit, défrichant des chemins d'inquiétude, parfois pendant des heures sans avancer d'une ligne. D'autres fois, j'essaie d'endiguer les torrents de mots qui dévalent pêle-mêle d'un souvenir fort, comme lorsqu'on m'avait raconté des détails sur la mort supposée de Valdivino, je m'étais senti trahi par tante Francisca et j'avais quitté la maison fâché avec papa. Le pire c'est que le blog n'a servi à rien jusqu'à présent, aucun *follower*, aucun commentaire utile, peut-être parce que je veux cacher la vraie raison d'être ici en train d'écrire, raison toute personnelle, de quelqu'un qui tente de déguiser avec des mots la souffrance et le martyre humain de celui qui a été abandonné par tous les dieux et qui attend néanmoins renaissance et découverte, de celui qui se sent coupable de la mort de son père. Mais je ne veux pas parler de moi, je ne suis pas aussi fou que les médecins le disent, je ne suis pas

paranoïaque et je n'invente rien, ma folie a été seulement temporaire et bien des années se sont écoulées depuis.

Il y eut une époque où j'avais huit ans et où papa était mon modèle de grand homme, sévère et juste dans ses décisions ; une époque où il était cultivé, intelligent, il savait tout et me traitait comme un vrai fils, son autorité s'exprimant dans des gestes énergiques et des phrases courtes. Les malheurs qui s'étaient abattus sur lui avant d'aller dans la Cidade Livre ne l'avaient pas rendu amer. Mais je ne l'ai pas connu en une seule fois, l'image que je me suis faite de lui s'est forgée au fil des ans et même maintenant, après sa mort, elle n'est pas complète. On attendrait d'un roman qu'il ne contienne pas de doutes sur les contours moraux des personnages principaux ou sur les événements décisifs dans leur vie et donc heureusement que je n'écris pas un roman et que je me contente de ce que je sais. Pourquoi essayer de corriger sur le papier ce qui fut erroné dans la vie ? Pourquoi inventer une réponse à ce qui se présente seulement et toujours sous la forme d'une inconnue ?

Si je le pouvais, je poursuivrais ma conversation avec papa. Il me manque et mon cœur mélange des sentiments qui ne devraient pas être mêlés, de tendresse et de haine, pendant que je continue à ressasser ses paroles et qu'un vent violent secoue les palmiers, me soufflant des suppositions et m'aidant à marteler le clavier de mon ordinateur.

Mon regard se porte sur le fond du jardin où des petits arbres que j'ai plantés il y a un an s'agitent nerveusement dans l'obscurité. J'aperçois une silhouette. J'appelle, Papa ! Silence. J'entends encore sa voix, comme un écho, là-bas, au tréfonds de ma peur. Que dit-il ? Il répète la version d'Íris : Valdivino n'est pas mort. Je ne proteste plus, la colère de jadis, revisitée, n'est plus que le souvenir de cette colère, j'accepte ce qu'il dit de sa voix cassée et malade, transportée par le vent. Papa ! je l'appelle de nouveau et des

larmes coulent de mes yeux, pendant que tournoie dans ma tête un tourbillon d'images, d'idées et de sentiments contradictoires, et je me revois alors enfant, le garçonnet pleurard que tante Francisca grondait avant de le caresser en le prenant sur ses genoux.

Dès que les lumières du générateur s'éteignaient, je fermais les yeux, je ne réussissais jamais à voir la bête du sommeil que tante Francisca disait venir me plonger dans l'assoupissement et j'avais peur que Valdivino ne survienne et ne m'accuse de sa mort. Les enfants sont comme ça, Valdivino apparaissait dans ma peur avec sa façon d'être timide et superstitieuse, me posant des questions dépourvues de sens, pleurant pour un rien, pleurant tellement dans un de mes rêves qu'une piscine de larmes se formait autour de moi, et pourtant je ne m'émouvais pas. Mais était-il vraiment mort ?

Mon insomnie d'aujourd'hui est le prolongement de ces heures où, dans l'obscurité de la nuit, j'entendais un vacarme d'ivrognes dans la rue, les aboiements de mon chien Typhon, les aras logés à l'arrière de la maison ou une chouette solitaire, et j'ouvrais les yeux sur le kaléidoscope de cendres et de taches noires qui dessinaient des monstres sur les murs.

Pour donner vie à l'histoire, il me suffisait de me transporter à un jour de mon enfance, de m'imaginer au milieu d'une avenue dans la Cidade Livre, et je voyais aussitôt apparaître les formes et les tics de mes tantes, Valdivino assis à une petite table en train de transcrire de la correspondance, papa bavardant à la porte d'un bar, une fillette avec des nattes et des yeux noirs circulant à bicyclette, Typhon sur mes talons, et j'apercevais les couleurs des magasins, des édifices en bois, des voitures pansues et noires garées en épi avec leurs pneus aux flancs blancs et s'élèverait alors une odeur d'essence, d'huile, d'ordures et de crottin de cheval,

et apparaîtraient sur une grande toile colorée des histoires de crimes, de péchés, de désespoirs et d'avenirs grandioses.

Je regarde une journée de mon enfance et je vois trois personnages masculins en train de discuter devant notre maison où tante Francisca vient d'apporter des chaises et je n'ai pas besoin de vous décrire la maison en bois et dépourvue de trottoir devant, pareille à tant d'autres qui figurent sur les photographies de ce temps-là, devant laquelle, comme je le disais, les trois personnages tiennent des propos silencieux, gesticulent des phrases, énoncent des mots que je n'entends pas, ou si je les entends, je ne les comprends pas, et si je les comprends, ils ne m'intéressent pas, l'un d'eux a un visage ovale, blanc et bien rasé, arbore un certain air blasé, a un regard perçant et amusé, l'expression d'un homme qui a réussi, que la vie a comblé d'expériences. Typhon est assis à côté de lui, il écoute ses propos, oreilles dressées. C'est papa.

Le deuxième, mains dans le dos tenant un chapeau, a un corps musclé et bien fait, une expression ferme et franche sur un visage brûlé par le soleil, une moustache soigneusement taillée, et ceux qui le verraient envieraient son air heureux. C'est Roberto, à l'époque où l'on ne savait pas encore s'il serait l'amoureux de tante Francisca ou de tante Matilde.

Le troisième, d'une simplicité fruste, avec un chapeau trop grand pour sa petite tête, est loquace, a l'air intelligent et est le seul à avoir des bottes à éperons, il est arrivé monté sur un âne, mais s'il attire mon attention c'est à cause de sa fragilité. Quand il sort les mains de ses poches, il gesticule sans arrêt, il se balance d'avant en arrière sur des jambes grêles et donne l'impression qu'il va s'envoler au moindre souffle de vent. En passant devant lui, les deux autres le regardent de haut. À cette description, vous aurez déjà deviné : il s'agit de Valdivino.

première fois j'envisageai d'être journaliste et d'écrire sur l'époque de la Cidade Livre, et ce fut d'une volonté comme celle de Sayão, d'un vent et d'une force, que les mots avec lesquels je pus me souvenir de ce temps-là surgirent, l'un après l'autre, arrachés au silence et à un vide profond, comme une création sortie du néant, de l'incertitude, de l'ignorance, de la dette, de la culpabilité, d'un manque. Je ne voulais rien dire, car la mémoire ne veut rien dire, elle se borne à dire au milieu de l'oubli et de ce qu'elle s'efforce d'occulter, et donc il n'y a rien à interpréter – les mots, comme les souvenirs, sont ce qu'ils sont et rien de plus. En me regardant dans le miroir du passé où parfois je ne me reconnais pas, je n'invente rien, j'écris simplement le récit de ce que j'ai vécu, qui reste comme un témoignage, parmi les nombreux qui peuvent exister, pour composer le tableau d'une époque.

Après des mois d'apprentissage avec tante Francisca, j'avais enfin réussi à jouer de l'accordéon en ce lointain après-midi de 1960. Je l'ai emporté sur l'Avenue Centrale à l'heure où un grand soleil rouge effleurait déjà l'horizon, je me suis assis sur un petit banc en plein air, Typhon qui m'a suivi s'est couché à mes pieds, j'ai commencé à jouer. Plusieurs personnes se sont rassemblées autour de moi et se sont même mises à danser. Tous étaient joyeux et dansaient, sauf papa et tante Francisca. Tante Matilde est arrivée, elle m'a souri et a dit, Ce garçon nous donnera beaucoup de soucis ! Un vent fort soufflait, enflant la jupe de tante Matilde, et l'air prenait une transparence orangée. C'était encore la saison des pluies, les vents venaient donc du nord et pas de l'est et du sud-est comme en été et un liséré de boue rouge maculait nos bottes et nos souliers sur ces vastes étendues qui un jour seraient peut-être vertes.

*Cet ouvrage a été composé par
FACOMPO
à Lisieux (Calvados)*

N° d'édition : 0342001 – N° d'impression :
Dépôt légal : septembre 2012

Imprimé en France